

# OÙ EN EST L'HISTOIRE DES NOBLESSES ?

Claude-Isabelle Brelot

**Claude-Isabelle Brelot,**  
Centre Pierre Léon, Université Lumière-Lyon 2.

La situation de l'histoire des élites dans le champ historiographique est quelque peu brouillée par la crise de l'histoire sociale en France<sup>1</sup>. Cette crise de légitimité provient, entre autres, de la critique des catégories socio-professionnelles<sup>2</sup>. C'est en effet autour de cette notion que s'est organisée la macro-histoire sociale des années 1950/1960, à la fois quantitative, sérielle et structurale, avec l'ambition de conjuguer nomenclature professionnelle et variables socio-économiques – niveau de fortune ou revenu notamment. Si elle a permis, en son temps, d'organiser une grille de lecture quantifiée des réalités et des hiérarchies sociales, elle n'a pas surmonté la difficulté des études comparatives. Surtout, elle est soupçonnée d'avoir débouché sur une conception sclérosée et fixiste des structures sociales. Elle aurait induit la réification de groupes sociaux postulés, qui apparaissent aujourd'hui comme de fausses unités d'analyse et dont l'existence reste à prouver<sup>3</sup>.

C'est en réaction contre cette taxinomie et contre cette possible sclérose de l'histoire sociale que s'est constitué, à la fin des années 1960, le champ historiographique consacré aux élites. L'his-

1 - CHARLE (Christophe), « Micro-histoire sociale et macro-histoire sociale », dans CHARLE (Christophe) [dir.], *Histoire sociale, histoire globale ? Actes du colloque des 27-28 janvier 1989*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1993, 222 p.

2 - CERUTTI (Simona), « La construction des catégories sociales », *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire. Autrement, série Mutations*, n° 150-151, sous la direction de Jean BOUTIER et Dominique JULIA.

3 - REVEL (Jacques) [dir.], *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil/Gallimard, 1996, 247 p.

4 - Pour reprendre le titre du livre de Pierre BOURDIEU, 1989.

5 - Sous la direction de Guy CHAUSSINAND-NOGARET et de Louis BERGERON, aux éditions du CNRS.

6 - CHARLE (Christophe), « Où en est l'histoire sociale des élites et de la bourgeoisie ? Essai de bilan critique de l'historiographie contemporaine », *Sonderdruck aus Francia. Forschungen zur Westeuropaischen Geschichte. Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris. Band 18/3 (1991), 19/20 Jahrhundert Histoire contemporaine*, Jan Thorbecke Verlag Sigmaringen, p. 123-134.

7 - Avec le Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier initié par Jean MAITRON.

8 - CORBIN (Alain), « Le vertige des foisonnements. Esquisse panoramique d'une histoire sans nom », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 39, fasc. 1, mars 1992, p. 103-126.

9 - De 1989 à 1996 ; le recensement demeure forcément subjectif.

torien y campe sur une position de repli qui apparaît comme la conséquence de l'autonomisation de l'histoire sociale par rapport à l'histoire économique : aux catégories décrétées par avance, il substitue l'empirisme des classements des acteurs sociaux, en recourant au langage des documents. Retour au qualitatif, donc, qui réintroduit l'individu et son discours, qui retrace sa biographie, qui s'interroge sur l'expérience et sur l'identité personnelles ainsi que sur l'articulation de l'individuel et du social. Comment réseaux d'engagements et liens de réciprocité et d'interaction se nouent-ils ? comment les rapports sociaux créent-ils, à travers solidarités et alliances, des groupes stables, quoiqu'emportés dans un mouvement de recomposition permanente fondé sur la dynamique relationnelle ? Ainsi la micro-histoire s'est adonnée à l'étude de *corpus* facilement définis par l'appartenance aux corps de la « noblesse d'État<sup>4</sup> » ou à une profession – receveurs généraux des finances, professeurs de faculté... –, selon un découpage sociologique imposé par le cadre administratif ou institutionnel. Est-ce une position légitime ?

Toujours est-il que, dans la méthodologie et l'affirmation de la micro-histoire, l'étude des élites a joué un rôle moteur : il suffit de rappeler ici la prosopographie des *Grands notables du Premier Empire*, inaugurée dès 1978<sup>5</sup>, qui a argumenté la thèse de la capacité des élites traditionnelles à se pérenniser. C'est dans ce sillage que mes recherches se sont portées vers les noblesses du premier XIX<sup>e</sup> siècle. Aussi ce survol historiographique se limitera-t-il à elles seules ; Christophe Charle a d'ailleurs déjà dressé le bilan de l'histoire des élites nouvelles et de la bourgeoisie<sup>6</sup>. Les noblesses post-révolutionnaires, quoique des plus minoritaires, m'ont en effet semblé offrir un chantier quasi idéal pour la

micro-histoire sociale. Survivant à leur mort civile, elles présentent un cas exceptionnel pour étudier la dynamique de la recomposition d'un groupe social. Désigné par un mot banni du langage révolutionnaire et projeté sur la réalité juridique de la société post-révolutionnaire, le noble existe-t-il en dehors de son propre discours ? Se réduit-il à une construction narrative, selon la thèse du *linguistic turn* due à l'historiographie anglo-américaine des années 1980 ? La démarche, de surcroît, a l'avantage de combiner deux approches : coupe transversale à travers la pyramide des niveaux de fortune et approche horizontale, avec des réseaux de parentèle et de sociabilité d'une grande force.

Ainsi prosopographie et micro-histoire se sont intéressées aux deux extrêmes de la hiérarchie sociale – noblesses et militants du mouvement ouvrier<sup>7</sup> – et ce n'est pas là la moindre des constatations. Appliquée à d'étroites minorités, cette « histoire sans nom » qui va de l'histoire sociale à l'histoire culturelle – autrefois histoire des mentalités et désormais « histoire des sensibilités » – provoque pourtant « le vertige des foisonnements<sup>8</sup> ». À elle seule, l'histoire des noblesses et des élites de type ancien constitue un territoire très fréquenté. Est-ce effet compensatoire du déficit en contemporanéistes qu'avait longuement connu l'école des Annales, de 1929 aux années 1960, ou succès de la nouvelle thèse ? Les travaux sont nombreux et, en moins de dix ans<sup>9</sup>, on ne recense pas moins d'une trentaine de thèses, dans la voie ouverte par Ralph Gibson<sup>10</sup> et Michel Denis<sup>11</sup>, sans compter les recherches conduites par les Anglo-saxons<sup>12</sup>. Significative est la floraison de genres variés : biographies, monographies familiales dans la longue durée plus rarement dans la brève durée, prosopographies, approches régionales,

analyses des pratiques culturelles et des sociabilités, études nationales et comparatives<sup>13</sup>.

## DES AMBITIONS MAINTENUES

### *Une nouvelle lecture du XIX<sup>e</sup> siècle*

C'est dans les débats historiographiques de la fin des années 1960 que s'est levée l'histoire des élites. Avec l'érosion de l'influence d'Ernest Labrousse, le concept de classe recule devant le terme d'élite, utilisé généralement dans un sens très pragmatique. En 1966, François Furet et Denis Richet placent au centre de leur analyse de la chute de l'Ancien Régime la crise des élites. L'histoire des élites traditionnelles et des élites se constitue alors en réponse au schéma ancien d'opposition entre bourgeoisie conquérante et noblesse déclinante – et contre ce schéma –. Elle s'inscrit donc dans le renouvellement des problématiques : est posée la question de l'acculturation à la modernité d'une noblesse délivrée de la fatalité historique, entre embourgeoisement et aristocratisation, entre urbanisation et ruralisation. De ce fait, l'histoire sociale s'affranchit des périodisations traditionnelles qu'elle désenclave, tant il est vrai que l'identité noble se forge au fil des siècles. L'histoire des élites fait élection de la longue durée, de la mutation de l'An Mil à une crise des élites que la Révolution française ne résoud pas. Elle représente ainsi de grands enjeux conceptuels.

### *Un chantier idéal pour la micro-histoire*

Le statut d'élite, en effet, favorise la profusion des sources, de par la richesse, la variété et la bonne conservation des archives privées. Gardons-nous tou-

tefois d'idéaliser la position de l'historien qui, au demeurant, découvre plus de greniers poussiéreux, de papiers désordonnés et de pertes inexplicables que de fonds bien répertoriés et maintenus en ordre. Repérage et dépouillement sont d'autant plus nécessaires qu'ils s'imposent en urgence. Ces papiers, en effet, sont bien souvent méconnus par les héritiers, qui les assimilent à des souvenirs pieux – et encombrants – et qui n'en voient pas toujours l'intérêt historique, éclipsé par les chartriers médiévaux et modernes. Ils sont donc menacés par les déménagements, les partages de familles et les ventes, si bien que la nécessité de leur sauvetage ajoute à leur intérêt.

Reste que les archives des familles et des châteaux réservent bien des bonheurs archivistiques : titres de propriété, livres de raison, livres de famille, livres de comptes, agendas, journaux intimes, éphémérides, correspondances familiales et amicales<sup>14</sup>, journaux et notes de voyage, collections de faire-parts et de menus, notes de lecture, cahiers de romances et de musique... Autant de documents qui constituent un matériau de choix, parfaitement adapté aux besoins de la micro-histoire et de la prosopographie des élites. Dans leur relative banalité, en effet, littérature intime et littérature familiale, « écriture de soi » et « écriture domestique » permettent de pénétrer au plus intime des calculs financiers ou politiques, des sensibilités, des *habitus*, de la construction des réseaux, des sociabilités et des pratiques qui dessinent l'horizon social de l'individu. Ils se prêtent parfaitement aux modalités élémentaires de l'histoire – biographie et généalogie, conjuguées dans la biographie sociale et dans la prosopographie –, et permettent ainsi l'établissement de *corpus* de petite taille mais saturés d'informations de toute sorte et comparables entre eux. Qui plus est, ils offrent une

10 - GIBSON (Ralph), *Les notables et l'Église dans le diocèse de Périgueux*, Université Lyon 3, thèse de troisième cycle, 1979, 699 ff. en 2 tomes.

11 - DENIS (Michel), *Les royalistes de la Mayenne et le monde moderne (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Klincksieck, 1977.

12 - HIGGS (David), *Nobles, titrés, aristocrates en France après la Révolution (1800-1870)*, Paris, Liana Lévi, 1990, (Trad. de l'anglais).  
CANNADINE (David), *Lords and Landlords : the Aristocracy and the towns (1774-1969)*, Leicester University Press, 1980, et, plus récemment, *Decline and rise of aristocracy*.

13 - Voir bibliographie p. 11.

14 - Outre les recherches de Mireille BOSSI et de Marie-Claire GRASSI, citons Caroline CHOTARD-LIORET, *La sociabilité familiale en province : une correspondance privée entre 1870 et 1920*, Paris, Université Paris V, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, 1983.  
FESCHET (V.), *Les papiers de famille. Ethnologie de l'écriture domestique et des sentiments nostalgiques en Provence alpine*, Université

d'Aix-en-Provence,  
thèse pour le doctorat,  
1993.

15 - NAGLE (Jean),  
*Luxe et charité.  
Le faubourg Saint-  
Germain et l'argent*,  
Paris, Perrin, 1994,  
281 p.

16 - PERROT  
(Philippe), *Le luxe.  
Une richesse entre  
faste et confort  
(XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*,  
Paris, Seuil, 1995,  
253 p.

17 - BOURDIEU  
(Pierre), « Le capital  
social », *Actes de la  
recherche en sciences  
sociales*, n° 31  
(janvier 1980),  
p. 2-3 ; *La distinction.  
Critique sociale  
du jugement*, Paris,  
Ed. de minuit, 1979,  
670 p.

table rase susceptible de renouveler et de vérifier hypothèses et problématiques, loin de tout dogmatisme.

### DES APPORTS MÉTHODOLOGIQUES

Des apports méthodologiques sont en effet déjà acquis, qui sont susceptibles d'alimenter la réflexion sur la construction des catégories sociales. À la métaphore de la pyramide des hiérarchies fondées sur la fortune se substitue celle d'une nébuleuse complexe, tandis que l'inventaire des pratiques culturelles souligne la pérennité d'une « culture d'ordre » – celle de l'ancien second ordre – dans la société post-révolutionnaire.

#### *La recomposition des élites post-révolutionnaires*

La succession des restaurations nobiliaires, de 1808 à 1814 puis à 1854, justifie l'emploi du pluriel : les noblesses françaises, bien loin de constituer un groupe fossile, constituent une nébuleuse complexe, dont les contours demeurent flous. Autour du noyau dur que constitue l'ancien second ordre gravitent les nouvelles noblesses – nobles inachevés en quête de reconnaissance sociale, titrés du Premier Empire, anoblis de la Restauration – auxquels s'agrègent tant bien que mal le cercle fluide de la noblesse d'apparence, usurpatrice de la particule ou des titres de complaisance mais bien souvent soucieuse de se mettre en règle face aux rigueurs de la loi de 1858. La continuité du recrutement, la persistance d'un vivier de candidats à l'anoblissement et le nivellement par le haut des goûts et des modes de vie, si souvent relevés, autorisent en dépit de la faiblesse numérique une vision dynamique. Un front d'acculturation

aspire ceux qui intériorisent codes et valeurs de la noblesse ancienne tandis que le déclassement refoule ceux qui s'en éloignent. Aristocratisation des élites, acculturation à la modernité et embourgeoisement expliquent tout à la fois persistance d'une « culture d'ordre » et « réinvention de la noblesse ».

#### *Culture d'ordre et habitus*

Si l'intérêt demeure très fort pour les apprentissages de la petite enfance et les pratiques éducatives qui, selon Pierre Bourdieu, forgent l'*habitus* de la distinction, il se déplace peu à peu vers l'usage social que font les noblesses des biens matériels comme de leur mémoire : usages sociaux de l'argent<sup>15</sup> et du luxe<sup>16</sup>, entre sur-consommation et sur-enchère à la simplicité, usages sociaux de l'espace caractérisés par la grande consommation d'espace qu'implique la double ou triple résidence scellant le statut d'élite provinciale ou nationale, usages sociaux du temps – et il n'est pas besoin de rappeler après Marc Bloch que « les noblesses vivent de leur mémoire » et que leur patrimoine comme leur « capital social<sup>17</sup> » matérialise la longue durée familiale. Là est sans doute l'un des apports les plus neufs des recherches relatives aux noblesses, qui font éclater les catégories établies en soulignant les hiatus entre capital social et fortune.

#### *Une réflexion sur la construction des catégories sociales*

La noblesse, il est vrai, brouille les catégories établies plus que tout autre groupe. Dans la société post-révolutionnaire, elle est suspendue dans le vide : noblesse sans privilèges, détruite comme ordre, civilement morte, elle fait figure de groupe sans nom. Ni notable ni élite, elle se trouve même, de 1835 à 1858,

dépourvue de tout recours légal pour défendre sa qualité contre l'usurpation de l'apparence noble et contre l'inflation des titres de courtoisie. Elle échappe à l'appréhension habituelle de par la spécificité de l'espace/temps dans lequel elle évolue : ce fantôme de l'ancien second ordre vit au rythme de la double résidence entre hôtel citadin et château, entre ville et campagne. Mais, de ce fait même, elle n'est ni de la ville ni de la campagne, et demeure irréductible à toutes les classifications courantes<sup>18</sup>.

Ces brouillages ne sont pas ressentis par le seul historien : sociologue, Monique de Saint Martin, ne sachant comment qualifier la noblesse dans la société française actuelle, recourt à une métaphore spatiale : et d'intituler son livre « l'espace de la noblesse<sup>19</sup> ». La similitude des analyses souligne les échanges avec les autres sciences sociales, d'autant plus denses que l'autonomisation de l'historien du social par rapport à la macro-histoire économique a laissé place, pense Christophe Charle, à « des modèles de remplacement ». Ainsi, depuis quelques années, s'étoffe un front interdisciplinaire. Certes, il doit beaucoup à l'apport de l'anthropologie des années 1970, et l'histoire sociale connaît, avec retard, le même phénomène que l'histoire rurale ; quelques rares études sont ainsi consacrées aux cadets<sup>20</sup> et à la symbolique héraldique<sup>21</sup>. L'initiative revient encore aux sociologues qui, avec les théoriciens de la reproduction sociale, marquent un intérêt nouveau pour les élites, des maîtres de granite de la Lozère<sup>22</sup> aux *gentlemen farmers* de la Manche<sup>23</sup> et aux notables des campagnes nantaises, et des beaux quartiers<sup>24</sup> aux sommets de l'État<sup>25</sup>. L'ethnologie n'est pas en reste et, en 1990, Béatrice le Wita<sup>26</sup> ouvre le chemin d'une ethnologie de la grande bourgeoisie. Les échanges inter-disciplinaires se trouvent encore

facilités par les premières études historiques consacrées au XX<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. Sur ce front inter-disciplinaire, les notions d'*habitus* et les problématiques articulées autour de l'identité fécondent la réflexion historique, tandis que les historiens soulignent l'importance méthodologique de la durée. Dès lors la durée, matérialisée par un patrimoine et intériorisée comme un temps social homogène, apparaît constitutive de l'identité nobiliaire. Se dégage une « culture d'ordre », avec le cumul des appartenances – enracinement au berceau des ancêtres, attaches provinciales, assise nationale, parentèles européennes et cosmopolitisme<sup>28</sup> – et l'inscription familiale dans la longue durée. La noblesse se définit dans la double prétention à dominer espace et temps. Cette proposition, pour provisoire qu'elle soit, permet de mesurer le chemin parcouru depuis les années 1950, lorsque l'opposition bourgeoisie conquérante/noblesse déclinante dominait le champ historiographique. Elle n'est cependant pas fondée sur une connaissance exhaustive.

## LES LIMITES

Les limites de la connaissance sont loin d'être spécifiques d'une recherche qui constitue un territoire de recherche et non une spécialité. Curiosités et problématiques subissent donc les évolutions générales de l'historiographie française.

### *La mise en cause des approches régionales*

En dépit de l'éloignement pris par rapport aux conceptions labroussiennes, les approches régionales demeurent dominantes. De la Mayenne et de la Touraine à la Somme et au Bordelais, le

18 - BRELOT (Claude-Isabelle), « Itinérances nobles : la noblesse et la maîtrise de l'espace, entre ville et château, au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Noblesses et villes (1780-1950). Actes du colloque de Tours, 17-19 mars 1994*, éd. par Claude-Isabelle BRELOT, Tours, Université François Rabelais, Maison des Sciences de la ville, 1995, p. 95-105.

19 - SAINT MARTIN (Monique de), *L'espace de la noblesse. - Leçons de choses*. - Paris, Métailié, 1993, 326 p.

20 - LANCIEU (Didier), « Le sort des cadets dans les grandes familles de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie britanniques (1890-1920) », dans SEGALIN (Martine) et RAVIS-GIORDANI (Georges) [dir.], *Les cadets*, Paris, Éd. du CNRS, 1994, p. 241-256.

Cf. aussi la thèse et les recherches en cours de Tiphaine BARTHÉLÉMY.

21 - NASSIET (Michel), « Nom et blason. Un discours de la filiation et de l'alliance (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) », *L'homme*, n° 129, janvier-mars 1994, p. 5-30.

22 - POURCHER (Yves), *Les maîtres de granite. Les notables de Lozère du XVIII<sup>e</sup> siècle*

à nos jours, Paris, Orban, 1987, 418 p.  
Rééd. en 1996.

23 - GUILLEMIN (Alain), *Le pouvoir de l'innovation. Les notables de la Manche et le développement de l'agriculture (1830-1875)*, E.H.E.S.S., thèse de 3<sup>e</sup> cycle, 1980, 373 p.

24 - PINÇON (Michel) et PINÇON-CHARLOT (Monique), *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil, 1989 ; *La chasse à courre. Ses rites et ses enjeux*. Paris, Payot et Rivages, 1993, 308 p.

25 - BIRNBAUM (Pierre), *Les sommets de l'État*, Paris, 1977.

26 - LE WITA (Béatrice), *Ni vue ni connue, approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1988, 200 p., et direction du n<sup>o</sup> spécial d'*Ethnologie française*, janvier 1990.

27 - GRANGE (Cyril), *Les gens du Bottin mondain (1903-1987)*. *Y être, c'est en être*, Paris, Fayard, 1996, 573 p.

28 - BRELOT (Claude-Isabelle), « Les anticipations européennes de la noblesse française », dans *Anciennes et*

cadre départemental s'est imposé comme le plus approprié à des monographies soucieuses de traquer les persistances nobiliaires dans la province du XIX<sup>e</sup> siècle. Que l'approche provinciale soit plus pertinente, de par sa continuité avec les circonscriptions de l'Ancien Régime – et je l'ai, pour ma part, adoptée – ne modifie guère le débat : toutes les belles fortunes ou presque ont une assise provinciale, de par le jeu des alliances, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le simple rapprochement de quelques thèses montre que, pour être résiduelle et exclusivement forestière ici, la grande propriété impose ailleurs le même châtelain dans les sphères du pouvoir. Et que tel autre héritier, apparemment dépouillé par le séquestre révolutionnaire, déclassé, voire disparu, vit richement marié dans une région lointaine. L'apport de la thèse d'André Gain<sup>29</sup> n'a pas évité les pièges du localisme : lorsqu'il s'agit des sphères notabiliaires et nobiliaires, l'approche locale, biaisée, voire faussée de par son caractère, décrit une réalité tronquée. Le couple Province/Paris, dont l'étude a fécondé les recherches des années 1970 et 1980<sup>30</sup>, a fait perdre de vue la densité et la complexité des relations nouées de province à province qui, bien souvent, éclairent la réputation et la consécration mondaine de Paris. La faveur que connaissent actuellement les monographies familiales est d'ailleurs de nature à favoriser un redressement.

Le bilan est donc clair : le moment est venu de compléter approches locales, régionales et familiales par des études nationales, seules capables de décrire dans leur réalité sociale des élites qui conjuguent mobilité et noblesse. Les premières tentatives confirment le bien-fondé de l'entreprise : à partir d'un *corpus* établi au hasard de critères de représentativité exclusivement statis-

tiques et, de surcroît, dispersé à travers toute la France, Natalie Petiteau, dans une thèse consacrée aux anoblis du Premier Empire, découvre la modernité d'une élite nationale, mais aussi, paradoxalement, la cohérence d'un réseau de parentèle, de cousinage et d'amitié auquel n'échappent que quelques noms. Cette double surprise souligne la densité des déplacements, des échanges – matrimoniaux, culturels ou fonciers – et des relations entre des familles qui sont bien loin de se limiter à un ancrage strictement local. L'assise nationale des élites, fussent-elles nobles – s'inscrit dans la logique des comportements par lesquels elles se montrent grandes consommatrices d'espace et de sociabilité. L'homogamie n'y est pas non plus étrangère : au fil des siècles, elle repousse toujours plus loin la recherche de mariages propres à l'assurer, favorisant ainsi alliances lointaines – hors du berceau d'origine – et enracinements nouveaux et multiples. Cette recherche ne s'arrête pas aux frontières nationales des Traités de Paris : elle consolide les réseaux européens déjà tissés par les noblesses à l'époque moderne, si bien que le cosmopolitisme du Gotha, réactivé par les restaurations et les solidarités de la Contre-révolution, prend le relais de celui des Lumières.

Autant de travaux qui, déjà, ont contribué au renouvellement de la réflexion sur les catégories et les classements. La hiérarchisation des *grande, bonne et petite* noblesses, des *grands* et des *piêtres* notables, s'affine en une taxinomie plus élaborée, qui conjugue les critères habituels de fortune, d'influence et de culture avec une autre donnée, érigée en facteur du classement social : l'espace. On est ce que vaut la fortune, mais aussi ce que vaut l'appartenance locale, ou ce que vaut le cumul de multiples appartenances provinciales et nationales.

Déjà la « noblesse seconde », due à l'invention de Jean-Marie Constant<sup>31</sup>, a supplanté dans les rangs des modernistes « la bonne noblesse provinciale » : seconde, derrière une haute noblesse que le cosmopolitisme du Gotha et ses fonctions auliques caractérisent mieux que sa fortune, elle médiatise les relations entre la cour et les provinces à la faveur d'une double appartenance géographique. L'assise strictement locale d'une noblesse de clocher, plus « petite » par son aire d'influence, à la ville ou au village, que par sa fortune et sa naissance, la place souvent dans les clientèles de cette noblesse seconde, qui se fait un monopole de la médiation entre l'administration centrale et la province.

Ainsi s'ouvre la perspective d'une étude, enfin possible, de la mobilité sociale<sup>32</sup>, étudiée à la fois pour elle-même et pour les valorisations – et les dévalorisations – qu'elle provoque. En effet, les noblesses offrent une coupe transversale dans le monde des élites. Tout l'intérêt est que cette coupe ignore les stratifications classiques en niveaux de fortune et en statuts formalisés. Elle constitue donc un chantier susceptible de montrer comment une élite se renouvelle ou se décline et comment s'opèrent les passages d'un horizon à l'autre. L'apport est encore de souligner que la France du XIX<sup>e</sup> siècle – et même du premier XIX<sup>e</sup> siècle – ne saurait être réduite à la diversité des provinces, mais qu'elle connaît l'affirmation d'élites concurrentes dans la quête d'une consécration nationale, et donc soucieuses de se donner à voir.

*La percée de l'histoire des représentations : représentations, valeurs... et lacunes*

Autour des représentations, qui mobilisent depuis plusieurs années l'at-

ention, s'est construit un champ historiographique si foisonnant que son appellation hésite entre histoire sociale, histoire culturelle et histoire des sensibilités. Reste que les élites de type ancien n'y tiennent qu'une place modeste. Situation paradoxale pour un groupe si soucieux de représentation et de maintien de son rang. Ne tiendrait-elle pas à ce que, bien souvent, les propos enregistrés par les enquêtes orales prennent pour affirmation des valeurs constitutives de la famille ou du groupe ce qui, à tout prendre, est représentation de soi dans la bouche du témoin acceptant de se raconter devant le chercheur ? Ce ne sont pas les témoins qui sont mis en cause : libre à eux de confier convictions et actes de foi. L'historien, lui, a pour mission de distinguer le niveau de la réalité sociale et celui des représentations plus ou moins fantasmées. C'est par là que certaines études récentes pourraient prêter le flan à la critique.

Les représentations de la noblesse, constamment confrontée au regard des autres groupes sociaux par l'égalitarisme dominant, n'ont cependant guère retenu l'attention. Seules les relations entre maîtres et domestiques<sup>33</sup> ont été explorées – et la position de la noblesse est à cet égard bien différente de celle du patronat. L'étude des représentations littéraires ne sort pas des sentiers battus : est-ce parce que, longtemps, l'évocation des types balzacien a tenu lieu d'analyse historique ? ou parce que la forte présence de la noblesse ancienne dans l'imaginaire des grands écrivains a éclipsé les stéréotypes de la littérature de troisième rayon ? Une coupure demeure entre l'analyse externe, conduite par les sociologues, et les analyses internes, qui demeurent le monopole des littéraires et des historiens de l'art. Fait exception l'article consacré par Catherine Bidou à Proust comme analyste de la mobilité

*nouvelles aristocraties de 1880 à nos jours. Actes du colloque international de Toulouse, 21-24 septembre 1994, sous la direction de Didier LANCIEN, Éd. du CNRS/Publications de l'Université de Toulouse/Le Mirail, à paraître en 1996.*

29 - À partir des dossiers constitués pour l'indemnité du milliard des émigrés, et sur la lancée d'André GAIN, *La Restauration et les biens des émigrés*, Nancy, Société d'éditions typographiques, 1928, LXVIII-640 et 556 p., nous travaillons actuellement à l'analyse de l'assise multi-nationale, multi-régionale et multi-départementale des fortunes de la noblesse française au XIX<sup>e</sup> siècle.

30 - Sous la plume de Philippe VIGIER et d'Alain CORBIN notamment.

31 - CONSTANT (Jean-Marie), *Nobles et paysans en Beauce aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Université de Paris IV, thèse pour le doctorat d'État, 1987, 597 p.

32 - Dont l'étude doit tant aux travaux d'Yves LEQUIN et du Centre Pierre Léon.

33 - CHABOT (Paul), *Jean et Yvonne*,

*domestiques en 1900*,  
Tema éd., 1977 ;  
MARTIN-FUGIER  
(Anne), *La place des  
bonnes. La domesticité  
féminine à Paris en  
1900*, Paris, Grasset,  
1979, 382 p.

34 - BIDOU-  
ZACHARIASEN  
(Catherine), « Le "jet  
d'eau d'Hubert Robert"  
ou Proust analyste de  
la mobilité sociale »,  
*Ethnologie française*,  
1990, n° 1, pp. 34-41 ;  
« De la "maison" au  
salon. Des rapports  
entre l'aristocratie et la  
bourgeoisie dans le  
roman proustien »,  
*Actes de la recherche  
en sciences sociales*,  
n° 105, p. 60-70.

35 - Il s'agit du Centre  
de recherches sur les  
littératures modernes et  
contemporaines de  
l'Université de  
Clermont-Ferrand.  
Cf., entre autres,  
MONTANDON (Alain)  
[dir.], *Dictionnaire  
raisonné de la politesse  
et du savoir-vivre du  
Moyen-Age à nos  
jours*, Paris, Seuil,  
900 p.  
MARENCO (Claudine),  
*Manières de table,  
manière de mœurs,  
XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris,  
Éd. de l'École normale  
supérieure de Cachan,  
1992, 310 p.

36 - Notamment avec  
G. BÉAUR. Cf. aussi  
LALLIARD (François),  
« La fortune du  
maréchal Berthier,  
prince de Wagram et

sociale<sup>34</sup>. Ainsi manuels de convenances, correspondances et littérature mondaine nourrissent les travaux de l'équipe constituée autour d'Alain Montandon sur le savoir-vivre, l'étiquette et la mondanité<sup>35</sup>.

Bien d'autres lacunes subsistent. L'étude des fortunes, de leur assise et de leurs reconversions, demeure quelque peu délaissée, à de rares exceptions près<sup>36</sup>, et fait totalement défaut au-delà des années 1880<sup>37</sup>. Et comment prétendre conduire l'étude des noblesses sans une solide étude démographique et hors de leurs fondements juridiques<sup>38</sup> ? Si la démographie des familles, c'est-à-dire des noms et des maisons, autorise de suggestifs rapprochements avec l'enquête des TRA<sup>39</sup>, quel dommage que la démographie des individus<sup>40</sup> n'ait pratiquement pas été abordée avec des sources appropriées, l'état civil prenant enfin le pas sur le matériau généalogique, peu fiable, et sur les annuaires à finalité mondaine ! Des pans entiers de l'histoire sociale demeurent ainsi dans l'ombre, et ces lacunes contribuent peut-être à expliquer que l'histoire des noblesses puisse parfois sembler céder à une vision abusivement optimiste des élites françaises du XIX<sup>e</sup> siècle.

#### *Une vision rose ?*

Il est vrai que plusieurs facteurs se conjuguent, qui peuvent parfois donner prise à l'accusation d'élitisme ou trahir la fascination. L'assimilation de la noblesse à l'excellence est fréquente. Mais elle ne résulte pas de la pression des descendants ou des dépositaires des archives privées ; ceux-ci donnent volontiers de leur histoire familiale un récit démythifié, souvent amusé et, quand ils acceptent l'ouverture de leur fonds, c'est qu'ils participent suffisamment de la culture savante pour en avoir saisi les enjeux scientifiques et accepter la règle du jeu. La

création de prix par l'Association d'entraide de la noblesse française (A.N.F.), par la Fondation Napoléon et par la Fondation d'Arenberg attestent plus la prise de conscience du patrimoine archivistique, la curiosité intellectuelle et l'intérêt des familles que l'empressement de quelconques clientèles historiennes ! Reste que les nobles ont longtemps verrouillé l'histoire de leur famille et de leur groupe par les réflexes monopolistiques de leur culture d'ordre, et que les sociologues soulignent la position de supériorité sociale, mondaine, voire culturelle, qui est souvent celle du témoin face au chercheur, lors des enquêtes orales<sup>41</sup>. C'est d'ailleurs l'historiographie des Trente Glorieuses toute entière, et pas seulement celle des élites, qui s'est organisée autour de la réussite sociale par ascension, loin des omières et des impasses du déclassement. Quant au label d'excellence décerné par l'historien, il désigne seulement à l'attention la richesse patrimoniale et le cumul des appartenances ; toujours argumenté, il exprime plutôt la complicité de l'historien qui découvre chez un grand seigneur la maîtrise de la culture scolaire et l'intelligence critique cumulées avec l'usage du grand monde.

Reste que l'histoire des noblesses, en réaction peut-être contre l'histoire sainte du mouvement ouvrier des années 1950/1960, ne s'est guère intéressée jusqu'ici aux pages les plus sombres. Certaines lacunes sont significatives, qu'il s'agisse des conflits familiaux<sup>42</sup> – une seule référence – de l'apport, pourtant considérable, des archives judiciaires, qui mettent à jour difficultés quotidiennes et drames<sup>43</sup>, du déclassement sous toutes ses formes<sup>44</sup>. Évergétisme et pratiques du patronage ont plus attiré la curiosité que les passions et les caricatures anti-nobiliaires.

\*  
\* \*



Avec l'histoire des noblesses s'est fait jour une nouvelle vision du premier XIX<sup>e</sup> siècle. Au couple antinomique bourgeoisie conquérante /noblesse descendante<sup>45</sup>, validé paradoxalement aussi bien par Guizot que par Tocqueville et Marx, s'est substituée une vision nuancée de la recomposition des élites dans la société post-révolutionnaire française. La fusion des élites se poursuit dans la concurrence de mondes compartimentés qu'oppose le jeu de l'ancienneté sociale. Elle a relevé quelques-uns des défis de la micro-histoire en éclairant la complexité du social, en soulignant l'inertie de l'histoire et ses pérennités face à la dynamique sociale et en formulant des propositions nouvelles pour la construction des catégories sociales.

Des lacunes subsistent, certes. Par delà celles qui ont été relevées, l'une des questions les plus difficiles est sans doute celle de l'articulation entre l'individuel et le social : comment l'individualisme des jeunes gens s'accommode-t-il des raffinements d'une éducation soignée, que rendent particulièrement contraignante des exigences multiples ; comment la quête de soi a-t-elle été conciliée avec la reproduction des comportements hérités ? La périodisation de la délocalisation des élites, au fil du siècle, nuancerait de façon éclairante la prétention aux enracinements multiples et à la domination de l'espace tout autant que la participation des noblesses à la construction des élites nationales et européennes.

C'est pourquoi, par delà la conscience des acquis et des lacunes, il est difficile de taire le sentiment de piétinement que donne la multiplication de monographies parfois répétitives. Le moment semble donc venu d'un retour au temps long de l'histoire collective, par opposition au temps strictement biographique. Pour juguler le risque de l'éparpillement, comment mettre en œuvre la

dimension comparative, sinon en connectant les *corpus* de petite taille en vue de la constitution d'une véritable base de données ? Il convient en effet de ne pas perdre de vue le grand objectif de l'histoire des élites traditionnelles, qui doit être désenclavée en vue d'une histoire comparée des noblesses européennes. À cet égard, n'a-t-on pas surévalué l'expérience d'égalité qu'ont faite – ou subie – les noblesses françaises, immergées dans la société post-révolutionnaire ?

## BIBLIOGRAPHIE

### Monographies familiales

FIETTE (Suzanne), *Noblesse foncière et notabilité sociale : les Caffarelli, de la fin de l'Ancien Régime au début de la III<sup>e</sup> République*, Université de Paris I, thèse pour le doctorat d'État, 30-IX-1989, 2 005 ff. dact. en 7 tomes.

ZELLER (Olivier), *Famille Brac de la Perrière*, Université de Lyon 2, HDR, 1994.

BAURY (Roger), *La maison de Bonneval : destins et fortunes d'un lignage de la « noblesse seconde » des Guerres de religion au début de la Troisième République*, Université de Paris IV, thèse pour le doctorat, 1994, 3 tomes de 326 p.

CLARKE de DROMANTIN (Patrick), *Les oies sauvages. Mémoires d'une famille irlandaise réfugiée en France (1691-1914)*, Presses universitaires de Bordeaux, Diffusion CID, 1995, 570 p.

### Prosopographie

PETRE-GRENOUILLEAU (Olivier), *179 familles à Nantes au XIX<sup>e</sup> siècle (1789-*

*de Neuchâtel* », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 42-43, juillet-septembre 1995, p. 455-480, et thèse en cours sous la direction d'Alain PLESSIS.

37 - PINÇON (Michel) et PINÇON-CHARLOT (Monique), *Grandes fortunes. Dynasties familiales et formes de richesse en France*, Paris, Payot et Rivages, 1995, 376 p.

38 - TEXIER (Alain), *Qu'est-ce que la noblesse ?* Paris, Tallandier, 1988, 601 p.

39 - DUPAQUIER (Jacques) et KESSLER (Denis), *La société française au XIX<sup>e</sup> siècle. Traditions, transitions, transformations*, Paris, Fayard, 1992, 533 p.

40 - GRANGE (Cyril), « La fécondité de la noblesse française au XX<sup>e</sup> siècle », *Colloque Systèmes démographiques du passé*, La Plagne, 15-18 décembre 1994.

41 - PINÇON (Michel) et PINÇON-CHARLOT (Monique), « Aises et malaises du chercheur : considérations sur l'enquête sociologique dans les beaux quartiers », *L'homme et la société*, n° 116, avril-juin 1995, p. 19-29.

42 - DAUMAS (Maurice), *L'affaire d'Esclans. Les conflits familiaux au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1988, 350 p.

43 - CORBIN (Alain), *Le village des cannibales*, Paris, Aubier, 1990, 204 p.

44 - BRELOT (Claude-Isabelle), « Noblesses déclassées, noblesses conservées ? », à paraître en 1997 dans *les Mélanges offerts à Louis Bergeron*.

45 - LHOMME (Jean), *La grande bourgeoisie au pouvoir (1830-1880)*, Paris, PUF, 1960.

1914), Université de Rennes 2, thèse, 1994.

### Études régionales

BRELOT (Claude-Isabelle), *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Besançon, n° 477 et 478 (Série historique, n° 6 et 7) [Diffusion Paris, Belles-Lettres], 1992, 1243 p. en 2 tomes.

WISCART (Jean-Marie), *La noblesse de la Somme au XIX<sup>e</sup> siècle, des lendemains de la Révolution à Jules Ferry*, Université de Paris I, thèse pour le doctorat, déc. 1990, 599 ff. dact. en 2 tomes, éd. Amiens, Éd. Encrages, 1994.

FIGEAC (Michel), *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, Université de Paris IV, thèse pour le doctorat, 1995, 1573 ff.

PARIS (Anne-Marie), *Les grands propriétaires de la Côte-d'Or de 1750 à 1830*, EHESS, thèse pour le doctorat, 1995.

BOURREAU (René), *Monarchie et modernité. L'utopie restitutionniste de la noblesse nantaise sous la III<sup>e</sup> République*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, 383 p.

### Pratiques culturelles et sociabilités

MENSION-RIGAU (Éric), *Aristocrates et grands bourgeois*, Paris, Plon, 1994, 400 p. Publication de : *La naissance et les valeurs. L'éducation et la transmission des valeurs familiales dans l'aristocratie et dans la grande bourgeoisie de la Belle Époque à nos jours*, EHESS, thèse pour le doctorat, 1993.

HOUBRE (Gabrielle), *L'éducation sentimentale des jeunes filles et des jeunes garçons dans la bourgeoisie et l'aristocratie françaises, 1815-1848*, Université de Paris VII, thèse pour le doctorat, 1990.

PELLISSIER (Catherine), *Les sociabilités patriciennes à Lyon du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à 1914*, Université Lyon 2, thèse de doctorat, 1993, 1 223 p. en 2 volumes, publiée partiellement dans *La vie privée des notables lyonnais (XIX<sup>e</sup> siècle)*, Lyon, éd. lyonnaises d'art et d'histoire, 1996, 240 p.

RUGET (Annie), *L'appropriation de l'espace par les notables en Bresse au XIX<sup>e</sup> siècle*, thèse en cours sous la direction de Louis BERGERON.

### Études nationales et comparatives

PETITEAU (Natalie), *La noblesse du Premier Empire de 1808 à 1914*, Université de Tours, thèse pour le doctorat, 1995.

FEHRENBACH (Élisabeth), « La noblesse en France et en Allemagne à l'époque révolutionnaire. Évolution économique, sociale et politique », dans BERDING (Helmut), FRANÇOIS (Étienne) et ULLMANN (Hans Peter), [dir.], *La Révolution, la France et l'Allemagne. Deux modèles opposés de changement social ?*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1989, pp. 149-188.

RUGGIU (François-Joseph), *Les élites nobiliaires et la ville en France et en Angleterre aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), thèse pour le doctorat, 1995